

JOURNAL DES DEMOISELLES ET COURRIER DES DAMES

PARIS 48, rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE

11 Juillet 1885

MODES

Nous voici en pleine saison d'été, les costumes deviennent d'un vaporeux et d'un joli à faire envie aux papillons, s'ils pouvaient être envieux. Les étamines qui nous paraissaient des étoffes légères pendant les intempéries du plus printanier des mois du printemps, Mai qui nous fut si maussade, sont, à cette heure, étoffes lourdes; et l'on demande aux mousselines, aux gazes, et surtout au foulard, de l'élégance facile et fraîche au porté. Il y a bien encore le tulle brodé qui remplace la laize en laine, toujours un peu lourde, mais il est réservé aux costumes de Casino et aux toilettes de château. Ces costumes sont vraiment d'été.

Sur une jupe en faille française unie et droite, une jupe en tulle brodé, montée par des fronces au tour de taille — les fronces un peu plus fournies aux lés de derrière — descend sur les frisottants de la première jupe. Le corsage en tulle froncé, a un col droit sur un corsage décolleté en faille; la manche en tulle, non doublée; une ceinture en moire tombe sur le côté. Est-il plus simple et plus délicieux costume? ni lourd ni encombrant, nous le citons comme le modèle le plus parfait de la mode actuelle. Nous l'avons vu en faille et tulle brodé bis, avec une ceinture en moire rouge; écriu avec la ceinture mordorée; blanc avec ceinture oseille flétrie, et tous les trois charmants. Ils sortaient des ateliers de la Scabieuse, après avoir passé sous les yeux de madame Marquerie, dont le goût fait loi parmi les élégantes, pour aller faire les



Costume en linon uni et brodé grenat. — Costume en surah et tulle brodé.

Modèles de madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

beaux soirs du château de P..., un château historique, à pont levis, avec des bastions, des poternes, des tourelles et des machicoulis à donner le frisson. Que d'histoires sombres gardent ces murs!

Parmi les tissus légers, signalons: le filet pêcheur, une maille carrée, avec un tulle brodé de fleurs d'un

dessin courant, de manière à laisser le haut uni; le transparent de couleur donne donc deux effets de teinte; vif dans le haut et atténué pour la partie couverte d'applications de fleurs; c'est on ne peut plus joli.

Nous voyons encore à la Scabieuse, 10, rue de la Paix, des jaconas charmants avec leur petit jeté de fleurettes ou leurs motifs originaux. Il y a aussi les emblèmes : casquettes jockey, cône, fer à cheval; ce dernier plaît tout particulièrement. Les jaconas et mousselines teintées nous semblent bien fragiles, mais idéalement coquets. Ils doivent, à la façon droite et froncée à la taille, la grande faveur dont ils jouissent avec juste raison. Un dessous en taffetas blanc servira pour plusieurs jupes en mousseline de couleur; voyez, mesdames les élégantes, quelle économie apportera dans votre budget la simplicité de cette façon! Il est entendu que la jupe de dessous recevra, au bas, soit une ruche chicorée découpée à l'emporte-pièce, soit deux ou trois fins plissés, retombant les uns sur les autres. La jupe en mousseline sera unie; tout au plus, pourra-t-on l'orner d'un volant froncé de vingt centimètres de hauteur; c'est la seule garniture que lui permet madame Marquerie, et nous savons si son goût est juste.

Les deshabillés de campagne, eux, autorisent les façons enlevées, genres Louis XV ou Louis XVI.

Nous allâmes dernièrement passer une journée à la campagne chez une vraie et ancienne amie, dont le nom, mesdames, vous est très certainement connu, je n'ose l'écrire ici, craignant de désobliger sa modestie. Elle portait un deshabillé en foulard marron pâle, couvert d'un courant de fleurettes vieil or; tout à fait réussi comme façon et d'une étoffe d'une simplicité champêtre. Dame, pour copier, on prend son bien où on le trouve, c'est pourquoi je vais vous en faire la description :

Jupe en foulard uni plissée verticalement et tunique Louis XVI en foulard à dessin, ajustée au dos, ouverte et flottante devant sur un grand gilet en foulard uni et plissé. Rien de plus simple que cette mise, mais en même temps rien de plus joli. Que c'est charmant de pouvoir réunir ces deux mots : simple et joli! Ces lignes tomberont sous les yeux de cette hôte aimable et bonne à tous : elle pardonnera mon larcin.

La façon Louis XVI, relevée en panier sur les hanches et légèrement drapée derrière, est l'une des plus gracieuses et convient à la tenue de chez soi à la campagne. Les étoffes de la saison s'y prêtent; nous n'en excluons pas les tissus de fil ou de coton, quoi qu'ils aient le grand inconvénient de se chiffonner et qu'ils obligent à recourir souvent au fer de la repasseuse.

Nous ne comprenons guère les jeunes femmes qui ont adopté le feutre mou pour le voyage, à moins que ce ne soit pour sa complaisance à se prêter à tous les renforcements, sans que cela porte préjudice à la forme. Nous aimons mieux le chapeau de paille gris ou mordoré.

On revient au soulier découvert avec cothurnes; l'ancien soulier de nos grands'mères, qui encadre si bien les petits pieds. Le bas de soie ou de fil d'Ecosse uni et très fin est obligatoire.

Du pied passant au cou, nous dirons que le grand succès est pour les bijoux nommés, avec raison, bi-

joux *Maître de forges*. Charmant en épingle ce marteau à manche en or; cette enclume en argent noirci fait bien sur cette veste qu'elle retient sur la poitrine; il y a aussi des barres en fer tordues, d'autres polies, sortent de la main de l'ouvrier; enfin, mesdames, choisissez dans le matériel bruyant des forges, un outil quelconque pour vous parer, et vous sacrifierez à la mode du moment.

Nous revenons aux chapeaux, et nous recommandons de ne pas oublier l'adresse de la maison qui a les plus gracieuses formes, et chez laquelle affluent les femmes et les jeunes filles en partance; madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier, a vraiment beaucoup de goût, un goût sobre et auquel nos élégantes rendent justice. Les chapeaux de paille ronds sont bien jolis avec leurs écharpes lamées et brodées, leurs oiseaux ou leurs touffes de fleurs si joliment montées. Ils sont élégants, et plus d'une d'entre mes lectrices doivent, peut-être à leur chapeau, d'avoir été trouvée plus charmante encore que d'habitude. La capote sans brides est bien coquette avec son fouillis de fleurs et de tulle, et celle avec brides, tout aussi charmante, semble plus sérieuse pour les cérémonies religieuses ou certaines visites de cérémonie. Quoiqu'un jeune visage soit toujours plus facile à parer, madame Boucherie n'oublie pas les femmes d'âge moyen ni les bonnes mamans; pour elles, les façons à la mode se modifient par mille coquetteries qui rendent l'aspect plus tranquille, sans les faire lourdes ou désobligeantes au visage. Ce que c'est que d'avoir en partage le goût, la grâce et ce je ne sais quoi qui fait l'artiste!

CORALIE L.

JUPONS ET TOURNURES

De madame M. Bordereau, 32, rue du Sentier.

Si vous voulez, Mesdames, avoir un juponnage parfait, une tournure à la mode, sans exagération d'aucune sorte, allez chez madame Bordereau. Vous y trouvez des tournures nouvelles faites exprès en vue des costumes sans draperies et d'autres destinées à ceux qui sont drapés; des jupons en nanzouk très ingénieusement taillés avec la tournure intérieure, qui rejette en arrière la tunique et les pans plissés, en leur donnant une ligne fuyante tout à fait gracieuse. Des broderies anglaises, des dentelles en qualité le rendent très élégant; le plus simple, le *Trotin* en nanzouk avec plissés rehaussés de broderie est destiné aux costumes journaliers; des rubans ajoutent encore une petite recherche à cet ensemble déjà coquet. Le jupon-tournure en surah de couleur est d'une élégance fort goûtée de nos parisiennes; celui en surah noir avec dentelle, plissé et bouillonné est tout à fait joli. Il s'agrémenté parfois de broderie en soie de couleur, genre russe.

VELOUTINE CH. FAY

9, rue de la Paix.

La Veloutine Fay est d'un usage si répandu, son succès est si grand et si mérité qu'il nous semblerait inutile d'en parler, s'il ne s'agissait de répondre à nos abonnées des colonies qui demandent si la Veloutine peut, sans inconvénient pour sa conservation, être expédiée au delà des mers. Nous avons déjà répondu, après informations prises près de M. Fay, que la Veloutine conserve ses qualités rafraichissantes et toniques, même après le plus lointain voyage en

mer. Le bismuth qui en est la base, est d'une hygiène excellente, et les peaux délicates se trouvent on ne peut mieux de son usage journalier. Son grain impalpable donne au teint une grande transparence et lui conserve sa blancheur. La boîte de Veloutine coûte 4 fr. ou 5 fr. avec la houppe; blanche rosée ou crème, nuance dite Rachel.

M. ÉMILE BESSONNEAU

Tapissier à façon, ex-coupeur de
la maison Krieger,
rue de Charenton, 19-21.

Les dessins que nous avons fait paraître dans le courant de l'année ont montré le goût de cet excellent tapissier; il joint à beaucoup de talent, des prix raisonnables qui n'effraieront pas les personnes amies d'un intérieur élégant et confortable. M. Bessonneau enverra des devis bien détaillés pour l'installation d'un appartement et même pour une seule pièce; pour un hôtel, une villa, une simple maison de campagne. Les étoffes seront bien appropriées à la pièce qu'elles devront décorer, de même que les draperies ou les bandeaux, dont on recevra les dessins. Les prix des doublures, des franges, des embrasses seront détaillés ainsi que celui de la façon, de l'étoffe dont on indiquera le métrage nécessaire pour une façon simple ou riche. Nous savons que les abonnées qui se sont adressées à M. Bessonneau ont été très satisfaites de son travail, et comme les prix étaient fixés à l'avance, aucune surprise désagréable n'est venue à l'encontre de la satisfaction. Tous les meubles de fantaisie : tabouret, X, paravent, écran, banquette, et les meubles sérieux sont consciencieusement établis avec des montures de style très bien travaillées.

MANUFACTURE DE BALEINES
Landry, 70, boulevard Sébastopol.

Des industriels avisés ont enveloppé des ressorts d'acier dans un ruban de fil, et appellent ces ressorts ainsi préparés, *baleine-application*.

Méfiez-vous de cette contrefaçon, et exigez que vos corsets et vos robes soient munis de véritables baleines.

Le ressort ne cède pas : il casse ou il résiste. S'il casse,

c'est un ennui très grand; car, dans le cas où vous ne pouvez pas quitter votre corset ou votre corsage tout de suite, le ressort cassé vous blesse et déchire tout ce qui le touche. S'il résiste, c'est une compression malfaisante sur les muscles, sur tous les organes si délicats, renfermés dans le thorax. Nous connaissons à Paris une grande manufacture de baleines; coupées à la machine, où nous avons pris d'excellentes leçons pour reconnaître la baleine de la corne.

Encore une mystification dont bien des fournisseurs sont



Costume en tulle brodé et surah. — Costume en voile crème et surah bronze.
Modèles de mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

coutumiers, celle qui consiste à vendre de la corne pour de la vraie baleine.

Dans la maison Landry, 70, boulevard Sébastopol, chaque article est vendu pour ce qu'il vaut : la corne n'y est jamais vendue pour de la baleine, et la *baleine-application* y est inconnue.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 1, 3 et 12).

COSTUMES DE PROMENADE

Costume en linon uni et brodé grenat. — Jupe en taffetas grenat avec deux plissés, drapée d'une tunique en linon ouverte verticalement au côté droit et les deux bords rehaussés d'une dentelle Suédoise qui continue dans le bas. Aux angles, flot de ruban grenat, lés de derrière droits et

plissés. Corsage fermé de côté, orné d'un fichu plissé en linon croisé au-dessous de la poitrine, un seul côté se prolonge en biais jusqu'au bord de la basque. Nœuds à l'épaule droite, sur chaque pli du fichu. A la manche, une dentelle et un nœud.

Costume en dentelle et surah bis. — Jupe en taffetas,

avec un plissé et trois volants de dentelle. Blouse en tulle-dentelle drapée de côté; le devant fait une chemisette retenue dans une cordelière en jais, et plusieurs rangs de dentelle forment un genre de jabot Directoire, très fourni. La polonaise en surah a ses devants larges froncés au-dessus de l'épaule puis pincés en biais sur la blouse; de là la largeur retombe en plis et fournit les plis du drapé de côté qui vient se perdre dans le pouf, lequel forme une spirale du côté opposé. La manche est largement échancrée au coude sur un bouillonné en dentelle crème terminé par une dentelle.

Costume de soirée en tulle brodé et surah changeant bleu. — Jupe en taffetas avec un haut volant plissé en surah: elle est couverte d'une jupe en tulle brodé, pincée à droite et dans le bas par un nœud en ruban qui réunit deux attaches fixées sous la draperie-tablier, draperie en surah relevée très haut sur la hanche. Sur la pointe du corsage en surah sont placés des coques et des pans en ruban ottoman qui tombent sur une tournure développée. Devant, longue pointe échancrée de manière à en former une plus petite de côté. L'ouverture, un carré long, est drapée de tulle brodé, en façon de fichu-paysanne avec un petit plastron alsacien en surah qui s'enlève à volonté et que l'on

pique d'une cocarde en ruban. Manche demi-longue ornée d'une draperie en tulle brodé, retenue intérieurement, par un nœud.

Costume en voile crème et surah bronze. — Tablier de la jupe de dessous en voile crème plissé du haut en bas de petits plis rabattus; sur les côtés panneaux en surah coupés de trois crevés en tulle brodé. Lés de derrière relevés en larges plis-vague. Corsage à pointe, avec une chemisette drapée en tulle brodé et une dentelle au contour de la pointe. Des choux en ruban comète sont étagés sur chaque bord de la chemisette et sur ceux des panneaux. A la manche, draperie et chou. Col droit.

Pardessus de voyage en tissu poussière, broché d'un dessin chiné. — Se ferme de côté et se plisse sous la taille de larges plis couchés. Un revers, un parement à la manche demi-pagode, un col rabattu en velours marron broché.

Cache-poussière avec une jupe droite devant, plissée derrière de deux larges plis triples. — Une pèlerine fait visite, elle se pince à la taille pour former la manche et s'enfuit de côté à partir des fronces, sur lesquelles sont cousues de longues attaches en ruban. Une fente sur le côté de la pèlerine pour poser la menotte. Col rabattu. (Patron découpé.)

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4528

TOILETTES DE CHATEAU

Costume en linon ficelle brodé marine et dentelle Renaissance. — Jupe en taffetas, ornée d'un plissé en taffetas et couverte d'une tunique en linon, ouverte à gauche avec deux rangs de dentelle Renaissance rabattant l'un sur l'autre; le premier froncé à l'angle de la tunique tourne au bas et se perd à droite sous les lés de derrière qui tombent droit; le second cache la réunion des lés de derrière, se fronce aussi à l'angle et s'arrête au tournant. Corsage à pointe, une dentelle posée à plat, devant, forme un postillon coquillé. Fichu en dentelle croisé sur la poitrine; un seul côté se prolonge à droite et s'arrête sous un flot de velours marine; un flot à l'épaule et à la manche coquillée de dentelle. — Capote en linon chiffonnée de dentelle et surmontée d'une énorme touffe de fleurs des champs, moins le coquelicot. Mentonnière en velours marine. — Bas crème. — Souliers en chevreau. — Gants de Suède.

Costume en étamine filet crème unie, étamine à rayures de soie moirées blanche et faille crème et Chartreuse. — Jupe en faille Française crème avec un volant monté à plis creux. Devant, un tablier drapé en étamine unie, dans l'ourlet duquel une bande de faille Chartreuse fait transparent; derrière, une demi-jupe plissée. Redingote en étamine à rayures, très ajustée au dos et sur les côtés; les devants doublés de faille Chartreuse jouent et s'ouvrent sur une chemisette bouffante, en point d'Irlande posée sur un dessous en faille. Cette chemise est prise dans une demi-ceinture drapée en moire qui s'agrafe de côté comme la chemisette; derrière, belle ceinture en moire blanche. Manche à parement de point d'Irlande sur un transparent Chartreuse. — Chapeau en paille Manille à passe très avançante, appliquée de perles multicolores et tendue de faille rose ancien. Sur le côté de la haute calotte conique trois choux en ruban ottoman: blanc, chartreuse et rose ancien. — Bas de soie rose ancien et souliers mordorés. — Gants de Suède.

CAUSERIE

Les caprices du baromètre. — A propos de l'Arlésienne. — Aux champs: les processions de l'Octave du Saint-Sacrement, les feux de la Saint-Jean, les vieilles coutumes.



Nous jouissons cette année d'un été assez agréablement capricieux, à la façon de certaines coquettes, d'un été opportuniste pour ainsi dire, qui souffle tantôt le froid, tantôt le chaud, promettant une prolongation de succès aux théâtres, sans nuire pour cela aux projets de campagne et de voyage.

Ceux qui ont fui Paris, quand le thermomètre marquait 32 degrés, envient parfois les retardataires bien

inspirés qui ont entendu la réponse d'un éloquent évêque à l'éloge assez incolore que M. Duruy, le nouvel académicien, a fait de M. Mignet, ou qui applaudissent aujourd'hui la jolie comédie de M. Abraham Dreyfus, *une Rupture*, jouée par les meilleurs artistes du Théâtre-Français; le sujet n'est rien: un soupçon, une brouille, un raccommodement, mais tout cela si fin, si spirituel, si bien arrangé!

Nous sommes pour notre part de ceux qui préfèrent les ombrages vrais aux plus beaux décors et le concert des rossignols aux chants de fêtes et de combats de Sigurd; depuis des semaines déjà nous ruminons dans un pays qui a plus d'un rapport avec la Provence, les



Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Costumes de *M^{me}* PELLETIER VIDAL, 11, r. Duphot - Chapeaux de *M^{me}* BOUCHERIE, 16, r. du Vieux Colombier.
 Jupons de *M^{me}* BORDEREAU, 32, r. du Sentier - Veloutine FAY, 9, r. de la Paix - Eau de HOUBIGANT, 19, Faub. St. Honoré.
 Chaussures KAHN POIVRET, 61, r. Montorgueil.

impressions délicieuses qui nous sont restées de l'*Arlésienne*, notre dernier enchantement à Paris. La prose poétique d'Alphonse Daudet, la musique adorable de Georges Bizet, nous sonnent aux oreilles mêlées à la mélodie des grillons et des cigales, au parfum enivrant des tilleuls en fleur; nous ne concevons plus l'opinion toute différente que nous avait laissée la première représentation de cette pièce, il y a une douzaine d'années; le jeu exquis de mademoiselle Fargueil n'avait pu la sauver dans ce temps-là de notre indifférence et de celle du public; elle semblait lente, maladroitement conduite, tranchons le mot, ennuyeuse. Les feuilletons insinuaient volontiers que c'était la musique, qui, si charmante qu'elle fût, gênait l'action, et pourtant il ne s'agissait que d'une farandole et de quelques entr'actes. Expliquez pourquoi cette même musique, considérablement augmentée, contribue maintenant au succès de la poignante et douloureuse idylle.

Rien n'a été ajouté du reste à cette simple histoire plutôt faite, semblerait-il, pour le roman que pour la scène, aux tristes aventures du pauvre *Frédéri* qui, amoureux d'une *Arlésienne* indigne de lui, d'un monstre séducteur qu'on ne voit pas et que notre imagination se représente d'autant plus ensorcelante, d'autant plus terrible, meurt de cet amour dont il a honte: plutôt que de s'avilir en y cédant, il se tue. Par opposition, les tendresses vertueuses et dévouées nous sourient du calme sourire de Vivette; la passion maternelle trouve de sublimes accents dans la bouche de Rose Mamaï; c'est tout, et cela suffit pour que M. Daudet triomphe, et avec lui l'auteur défunt de *Carmen*, qui eût été bien surpris de son succès à l'Odéon! Il est vrai que le méchant orchestre de l'Odéon avait cédé la place à un autre orchestre excellent, celui que dirige M. Colonne; il est vrai qu'une fois le théâtre trop dédaigné de la rive gauche a réuni les séductions de l'Opéra et de la Comédie-Française.

Les Parisiens, en somme, seront revenus cette année sur plus d'un arrêt injuste: après la réhabilitation d'*Henriette Maréchal*, celle de l'*Arlésienne*, celle du *Roi l'a dit*. Il est beau de confesser ainsi, en se déjouant, ses erreurs de jeunesse.

Peut-être un jour se trouvera-t-il un poète, un musicien pour faire apprécier à son tour le coin du Languedoc où nous sommes. Un beau pays?... Non pas, il manque d'eau et de forêts, la terre y est morcelée entre une infinité de petits propriétaires, mais le ciel radieux éclaire de riantes ondulations cultivées, qui ne se piquent point d'être des montagnes; de braves gens qui n'envient et ne haïssent personne étant tous indépendants chez eux, à même de faire le pain et le vin nécessaires au ménage, gascons dans l'âme au demeurant, c'est-à-dire gais et spirituels, beaux chanteurs et fins conteurs, conduisent leurs bœufs, en labourant une argile qui, peu profonde sur le fond calcaire, révèle çà et là par des affleurements de roches grises, ne demande qu'à être égratignée pour produire.

Les herbages ne sont pas riches, mais la marguerite y prodigue ses étoiles d'argent; les grands arbres sont rares, mais les haies drues et vertes entrelacent le

chèvrefeuille à des églantiers plus fleuris encore que les invraisemblables églantiers de Kreyder. Un chant de joie perpétuel poussé par mille insectes jaseurs s'élève des blés: la vigne y a fait connaissance avec son terrible ennemi le phylloxera; heureusement la prune d'Ente dédommage les propriétaires de vignobles. Là où naguère le chai recélait à pleines tonnes un vin généreux, des fours attendent l'heure de la cuisson des pruneaux. Toutes les récoltes se font avec entrain, lestement, comme par plaisir; aucun cultivateur ne se plaint ni ne peine.

Maintenant les jeunes filles en chapeaux de paille et les *drôles* en bérêts, retournent dans les prés le foin qui parfume l'air, tandis que des voix claires et justes se renvoient des couplets tels que celui-ci:

La béro goujo d'ou bésin
S'en bouo jé de boun matin.

La belle servante du voisin
Se lève de bon matin.
Prend son sac, son âne,
Litchaire, litchoun,
Prend son sac, son âne,
La belle Marioun.

Il y a des centaines de ces rondeaux qui remontent à Henri IV, tous très caractéristiques de l'humeur et des mœurs de ceux qui les chantent. Dans la bouche d'un *sonneur* qui donne l'élan, ils remplacent les instruments de musique, fifre et tambour. Le soir est venu invitant au repos: deux travailleurs se marient, c'est-à-dire qu'ils se prennent la main, d'autres les imitent, la longue chaîne se forme assez semblable à la farandole provençale, et les voilà en train ces petits pieds de jolies filles, bien tournées, à la langue preste, au pas toujours bondissant, à la démarche rythmée par l'habitude de tenir en équilibre de lourds fardeaux sur la tête. Cette chaîne joyeuse déroulait ses anneaux rapides le 24 juin autour des feux de la Saint-Jean, brillants sur tous les points de la campagne d'un éclat qui éteignait celui des vers luisants, exclusivement chargés d'ordinaire avec les étoiles, de l'illumination des chemins. Plus près du feu, les vieillards présentaient leur dos à la flamme qui guérit ce jour-là les douleurs de toute l'année, puis, au risque de se brûler les doigts, on recueillait le tison béni qui, réduit à l'état de charbon, prendra place dans la maisonnette aux poutres de laquelle se balance le *cambajou*, le jambon traditionnel, dont la vaste cheminée recèle encore, selon un antique usage, le coffre à sel où l'on s'assied et qui d'ailleurs ne compte guère d'autre meuble avec le grand lit à rideaux bleus que le *cabinnet*, prononcez *cabinette*, l'armoire monumentale. Autour de ces humbles demeures s'étend le *sol*, l'aire gazonnée où, la fin de l'été venue, les métayers d'alentour se rassembleront à charge de revanche pour la *despeloucado* du maïs, en racontant les vieux contes naïvement malins du terroir et en se proposant des devinettes.

Cette veillée de conversation et de jeux propices aux amplifications gasconnes, se termine naturellement par la danse: écoutez retentir les *deridon*, la *dondaine*, *deridon la dondon*, les *lan lire*, *lire lan lira*, les *digo doun*, *doun doun* qui forment le refrain du

(La suite à la page 8.)



Costumes de M^{me} Turle, 9, rue de Clichy.

Costume en tulle point d'esprit noir et taffetas grenat. — Jupe en taffetas grenat, au bas un bouillon en tulle dans lequel un ruban rose fait transparent. Une tunique en tulle ornée, au bas, d'un bouillon, se relève régulièrement des côtés. Corsage en tulle appliqué sur un dessous de taffetas grenat; le devant plissé ainsi que l'encolure ouverte. A gauche, part de l'épaule, un bouillon de tulle, dans lequel passe un ruban rose; ce bouillon traverse diagonalement le buste et vient se terminer sur la hanche par un flot de coques et pans en ruban rose. Un nœud à l'épaule et à la manche qui est ornée d'une draperie en tulle.

Costume en pékin moiré crème et bleu marine. — Jupe en taffetas, le milieu du tablier en surah très finement plissé. Ruche découpée courant en spirale autour de la jupe. Tunique en pékin ouverte de chaque côté du tablier plissé, reçoit derrière un pouf en surah marine. Corsage en pékin, genre maillot, lacé derrière avec une pièce carrée en velours marine, sur laquelle rabat un col en batiste. Manche plate. Une ceinture en ruban de satin marine prend des hanches, et se noue très bas, sous la taille; de longues coques à pans.



Costumes de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

Costume en tissu pêcheur uni et broché vert de gris. — Jupe en taffetas avec un frisottant au bord, demi-jupe en tissu broché à jour. La tunique qui forme un tablier en pointe châte, inégalement relevé, est montée, aux lés de derrière, par des plis ronds un peu serrés, qui conservent le même aspect en s'élargissant progressivement jusqu'au bas. Corsage à pointe avec petite basque appuyant sur la hanche, le milieu du devant en broché cerné d'un biais faisant fichu; une cocarde en ruban à l'épaule droite. Parement à la manche ronde.

Costume de jeune fille en tissu de laine cendre brodé de bricks aux voiles déployées. — Sous-jupe en taffetas cachée par une jupe en voile plissée verticalement, de manière à ce que les bricks soient sur le dessus du pli; ces plis sont interrompus à gauche par un très large pli triple, qui fait quille. Corsage à

pointe, avec une pièce rapportée brodée d'un brick; un col marin orné de même; sous le col prend, à gauche, une demi-écharpe qui s'arrête sous celle de droite. Celle-ci, beaucoup plus longue, traverse diagonalement le buste et vient se nouer, au-dessus de la quille, avec une autre écharpe plissée et qui part de la pointe du dos. A la manche un parement brodé.

Costume en étamine fauve unie. — Jupe plissée verticalement de plis creux et drapée d'une grande tunique montée à la taille par des fronces; au bas est appliquée une belle dentelle de laine de même couleur. Derrière, la tunique a un relevé-pouf qui forme spirale. Corsage à pointe; la basque du dos, entre les deux petits revers, est formée d'un plissé très fourni de dentelle de laine, plissé qui doit former fouillis. Un col droit. A la manche deux rangs de très étroite dentelle.

rondeau. C'est ainsi que le travail devient plaisir, joyeux exercice pour les jambes et pour l'esprit.

Et cette population qui sait si bien rire est encore capable de croire. Nous avons suivi au chef-lieu de canton voisin, la procession de l'Octave du Saint-Sacrement. Les rues étaient tendues de draps blancs qui, cachant les maisons enguirlandées, transformaient les arbres mêmes en blanches colonnes marquées d'une croix; le pavé pointu disparaissait sous la jonchée de roses, de coquelicots, de fenouil au parfum plus fort que celui de l'encens; à chaque pas c'étaient des reposoirs décorés avec le goût un peu théâtral du Midi et avec le luxe de fleurs que ce climat privilégié comporte. Et la musique venue d'une grande ville voisine, mêlait l'éclat des instruments de cuivre à la décharge régulière des couleuvrines, tandis qu'entre deux rangs de peuple agenouillé, défilait la procession triomphante et recueillie à la fois, hommes tête nue, femmes coquettement coiffées de leur joli mouchoir, enfants tout de blanc vêtus qui jetaient des fleurs et portaient dans des corbeilles ornées de gaze, de papillons d'argent, de clinquant de toute sorte, l'inépuisable jonchée. C'étaient des oriflammes légères, des cierges palissant au soleil, des croix antiques peintes et drapées de velours représentant chaque confrérie, des agneaux symboliques. Puis, autour du dais couronné, soutenu par des faisceaux de lances sur lesquels retombaient des flots de brocard rouge, la longue ligne des pénitents blancs et bleus, avec leurs cagoules et leurs bannières superbes aux longs plis de soie ondoyants à la brise. Toutes ces rudes figures accen-

tuées, revêtues d'un ton de bronze florentin faisaient penser sous le capuchon relevé, aux saints ascétiques et farouches des écoles primitives.

Les cantiques répondent aux cantiques, les bénédictions se succèdent tandis que la cloche de l'église, visible entre les deux montants de pierre du clocher gascon, couvre le carillon plus faible des cloches du couvent, interrompues de temps à autre par la basse solennelle d'un vieux beffroi.

La journée entière sera au bon Dieu, sans préjudice des amusements profanes qui, inséparables de la fête religieuse se termineront par un feu d'artifice. Les vieilles coutumes que la libre pensée traite de superstition subsistent encore chez nous, Dieu merci, même dans celles de nos provinces où ont germé de brillants esprits sceptiques et railleurs, cousins-germains de Montaigne. Les Gascons ne manquent pas de jugement : ils s'en servent à leur manière. Celle de certains promoteurs du progrès qui ne tolèrent les processions qu'à la condition expresse qu'elles accompagneront les enterrements civils, qui défendent aux rues de porter des noms de Saints et *désaffectent* du jour au lendemain les églises, vaut-elle vraiment mieux ?

Et nos Gascons se croient pourtant républicains... arrangez cela ! Peut-être ont-ils la simplicité de croire, quoique la qualité de ces rusés compères ne soit pas d'être simples à l'excès, qu'il y a place dans l'univers pour la République et pour le bon Dieu.

T. B.

DIVONNE-LES-BAINS

A Divonne, la saison d'été a commencé brillamment : une section du Club Alpin, partie de Paris et se rendant à Genève, a franchi le Jura et s'est arrêtée trente-six heures dans l'Établissement de Divonne. Elle a pu assister à la première représentation théâtrale dont le programme se composait d'une pièce de vers, *Pour les Pauvres*, de Victor Hugo, d'*Adélaïde et Vermout* et d'un *Monologue* des plus gais. On a beaucoup ri et applaudi les artistes-amateurs; on a aussi beaucoup admiré la jolie petite salle que la nouvelle administra-

tion a fait entièrement remettre à neuf. — La nouvelle Salle de Gymnastique et le Restaurant établi sur la Divonne même sont achevés et ouverts : on danse tous les soirs au Grand-Salon. Quant au magnifique Établissement Hydrothérapique que l'on vient de construire et qui sera, sans comparaison possible, le plus grand et le plus bel Établissement Hydrothérapique du monde, son inauguration aura lieu définitivement le 12 Juillet.

ELENIZZA

(SUITE)



L s'en dédommageait en entretenant le visiteur beaucoup moins des trésors contenus dans sa galerie que des richesses qu'il avait été sur le point d'acquérir. Tel un père à qui le Ciel n'a donné qu'une fille s'en console en expliquant à tout le monde comment il eût élevé un garçon.

Cette comparaison me ramène à la famille Montureux dont la petite Hélène était l'unique rejeton. Au bout de deux ans passés à Maisons-Laffitte entre un bébé — le plus adorable des bébés, cependant — et la collection *in posse* de son mari, la jeune femme avait été envahie peu à peu par une mélancolie noire. Son caractère s'était aigri, son humeur était devenue bizarre, sa santé s'était altérée. Elle n'avait jamais frayé

d'une façon complète avec ses voisins; elle en arriva à sortir peu de chez elle, puis à ne plus voir personne. Elle fut prise de singuliers vertiges, fatiguée, la nuit, par des rêves tragiques dont le réveil ne semblait pas dissiper complètement les obsessions troublantes. En vain son mari, s'arrachant parfois à ses études savantes, la pressait de voir un médecin. Elle résistait doucement, avec une force d'inertie insurmontable, trouvant mille prétextes pour remettre la consultation à plus tard. Puis, un beau jour, poussée par une sorte de révélation soudaine, peut-être par l'instinct mystérieux de la conservation, elle partit pour Paris sans dire ce qu'elle allait y faire, accompagnée de la petite Hélène, et alla frapper à la porte de Guichen dont elle avait appris, Dieu sait comment, les cures merveilleuses. On sait le reste.

M. de Montureux fut aussi troublé que cet excellent homme pouvait l'être en voyant, sur les six heures du soir, la porte de son petit jardin s'ouvrir et donner passage à sa femme, horriblement pâle, suivie d'un grand garçon qui portait dans ses bras la fillette, toujours incapable de marcher. Fernand dut se charger de l'explication et rougit jusqu'au blanc des yeux en racontant ses exploits, car il avait, déjà à cette époque, la pudeur du dévouement et l'horreur de parler de lui, deux défauts terribles, mais passablement rares, Dieu merci. Quand le jeune héros eut terminé son histoire, M. de Montureux oublia sa froideur, et fit ce que tous les pères du monde eussent fait à sa place. Il embrassa Fernand juste assez doucement pour ne pas l'étouffer et lui demanda, — ce à quoi personne n'avait songé jusqu'à lors :

« Mon cher enfant, comment vous appelez-vous ? »

— Fernand Guichen, répondit le collégien en devenant cramoisi, car il sentait que l'heure des explications délicates était venue.

— Guichen ! Seriez-vous le fils du docteur ?

— Oui, monsieur. Mais permettez-moi de vous dire que le genou de votre... de mademoiselle votre fille la fait beaucoup souffrir et qu'il serait bon, je crois, de la mettre au lit. »

La mère et la fille disparues — celle-ci après une demi-douzaine de gros baisers donnés à son ami — Fernand prit son courage à deux mains et tirant de sa poche la lettre de son père :

— Monsieur, dit-il, ce qui s'est passé tout à l'heure n'est point arrivé par hasard. Je me trouvais là par ordre de mon père que madame de Montureux a consulté aujourd'hui. J'étais chargé de la suivre et de remettre ceci à son mari. »

Le consul prit la lettre; il avait déjà la figure bouleversée. Ce concours de circonstances insolites le jetait dans une angoisse qui ne fut pas diminuée lorsqu'il lut ce qui suit :

« La personne qui vient de me consulter est atteinte depuis longtemps d'un trouble cérébral dont je ne puis, sur un premier examen, fixer la nature et les causes. Mais il est certain, à mes yeux, que le mal, latent jusqu'ici, peut et doit faire explosion d'un jour, peut-être d'une heure, à l'autre. Cette explosion peut revêtir les formes les plus dangereuses et j'ai le devoir, préalablement à toute médication ultérieure, de faire connaître la gravité de la situation

» à celui qu'elle intéresse d'une façon malheureusement trop pénible. »

La lecture de ce billet fit tomber M. de Montureux dans un accablement facile à comprendre. Il savait sa femme malade et il en avait pris son parti, comme des autres malheurs et des autres privations qui avaient éprouvé sa vie. Cet homme avait toujours été un résigné.

« Que voulez-vous ! disait-il parfois à ses amis, Michelet l'a écrit : « Toute femme est une malade. » Et il en donne la raison. Heureusement qu'une maladie de nerfs n'est pas une vraie maladie. »

Hélas ! il ne s'agissait plus d'une maladie de nerfs, maintenant.

« Mon jeune ami, soupira le pauvre homme au bout d'un instant, je vous dois aujourd'hui deux émotions bien différentes. J'aurais aimé vous garder quelques heures près de nous et vous remercier mieux de ce que vous avez fait pour l'enfant. Mais il faut songer à ma malheureuse femme. Vite, mon ami, retournez près de votre père et, avant de me quitter, donnez-moi votre parole — vous êtes déjà un homme, je le vois — que le docteur Guichen sera ici avant vingt-quatre heures.

— Monsieur, dit Fernand, vous avez ma parole. Je m'engage pour mon père. »

Et il se sauva, très heureux, au fond, d'être débarrassé de sa mission épineuse, et, surtout, mourant de faim. A quatorze ans, les émotions creusent.

Le lendemain, le docteur vint à Maisons-Laffitte accompagné de son fils qui avait demandé à revoir la petite Hélène. Il la trouva étendue dans un fauteuil, au jardin, à l'ombre d'un platane. A ses côtés, sur un autre siège, Carlos assis gravement, semblait fort peu à l'aise sous le bonnet de nuit et la camisole qui le déguisaient « en vieille femme ». Une paire de grosses lunettes posées sur le nez de l'animal complétaient le travestissement.

« Vois comme il est drôle, s'écria l'enfant en apercevant son ami de la veille. Eh bien ! Carlos, est-ce qu'on se grâte devant le monde ? »

— Comment va ton genou ? questionna Fernand.

— Tiens, regarde. Il est tout bleu et tout jaune. Je ne peux pas marcher avec.

— Et ta maman ?

— Elle est couchée dans sa chambre, et l'on ne veut pas que j'entre. Assieds-toi là, déshabille Carlos et raconte-moi des histoires. »

Fernand déshabilla le chien qui s'alla coucher à l'ombre, moitié content d'être débarrassé de ses oripeaux, moitié jaloux de voir sa place prise par un inconnu. Puis le collégien chercha une histoire et, faute de mieux, pillait, en l'arrangeant un peu, dans l'Iliade qu'il avait traduite l'année précédente. Ce jour-là, Homère, sans s'en douter, servit à l'amusement d'une fillette de cinq ans. Comme le nouveau rapsode prononçait le nom de la malheureuse Andromaque :

« Andromaque ! fit la petite en battant des mains. C'est drôle ! Ma bonne s'appelle Andromachi ! »

— Et toi tu t'appelles Hélène ? C'est drôle en effet. Où es-tu née ?

— A Smyrne; c'est très loin.

— Tu es née à Smyrne ! Alors la belle Hélène était

peut-être ta grand'mère. Elle a vécu dix ans de ces côtés-là. »

Une heure se passa ainsi, puis M. de Montureux sortit de la maison avec le docteur Guichen.

« Pauvre petite ! fit le consul en embrassant sa fille d'un air désolé. Tu as été bien contente de revoir ton ami ? »

— Oh ! oui. Il m'a raconté l'histoire de grand-mère. »

Fernand et la petite Hélène se séparèrent avec plus de baisers, encore, que la veille. Tout en regagnant la gare de Maisons-Laffitte, Guichen dit à son fils :

« Je crains que la pauvre enfant ne soit bientôt séparée de sa mère. La folie arrive à grands pas. Je ne m'étais pas trompé hier. »

Deux jours après, Fernand partait avec sa mère pour passer, comme chaque année, quelques semaines à Etretat. Puis on fit une tournée de cousins et de tantes, après quoi l'on revint à Paris, les vacances bien avancées. Fernand, déjà Parisien dans sa promptitude à oublier, ne songeait plus à la petite Hélène. Cependant, l'avant-veille de la rentrée, les hasards d'une partie de campagne l'ayant conduit à Maisons-Laffitte, il s'arracha pour quelques minutes aux douceurs d'un lunch sous bois et courut sonner à la grille des Montureux.

Mais sa main, déjà levée, retomba sans avoir touché le bouton de cuivre, car ses yeux venaient d'apercevoir, sur un écriteau, ces paroles, épitaphe éloquentes du bonheur d'une famille :

MAISON A VENDRE OU A LOUER

De fait, la demeure, avec ses persiennes fermées et ses allées verdies par le chiendent était bien l'image d'un tombeau.

Fernand, un peu triste, revint à la partie joyeuse. Le lendemain, il n'avait plus qu'une tristesse : celle de voir les vacances finies.

III

Une dizaine d'années se passèrent. Fernand était devenu un jeune homme ; la France avait perdu des provinces ; Guichen avait gagné de l'argent et du renom, du renom surtout, car il thésaurisait moins que jamais. Les clientes continuaient à affluer rue de Londres et Firmin, fortement blanchi, les introduisait avec le même zèle discret. Peut-être s'apercevait-il, aux pièces jaunes devenues blanches, elles aussi, que l'Empire prodigue avait fait place à la République économe. Mais ce philosophe ne s'en plaignait pas, sachant que les plaintes ne changent rien aux choses, qu'il faut prendre le temps comme il vient, les femmes pour ce qu'elles sont et les pourboires pour ce qu'ils valent.

Maintenant Fernand avait une carrière. Durant de longs mois, à sa sortie du collège, son père et sa mère avaient discuté, dans le tête à tête conjugal, l'avenir de leur fils.

« Il sera médecin, disait madame Guichen. Il s'intéresse à ce que tu fais. Il a du sérieux, de l'observation et du coup d'œil. »

— Moi je te prédis qu'il sera marin, affirmait le doc-

teur. Il aime les aventures et les voyages. Vois-tu ce garçon-là, vif, entreprenant et hardi, confiné, sa vie durant, dans un cabinet ou dans un hôpital, et gri-bouillant des ordonnances ? »

Il se trouva que le docteur avait raison et que sa femme n'avait pas tort.

A vingt-quatre ans, le jeune héritier d'un grand nom de la science avait conquis le doctorat et fait parler de lui à l'Ecole en soutenant une thèse remarquable. Dès le lendemain il dit à son père :

« Vous êtes encore allant et vigoureux, Dieu merci pour vous et vos malades. Que ferais-je à Paris ? Je ne veux pas être de ceux qu'on désigne de cette manière flatteuse : « c'est le fils de celui qui a du talent ». Avec vos relations vous n'avez qu'un mot à dire pour me faire nommer médecin de marine de seconde classe. Dites-le. Je verrai du pays pendant quelques années, ma barbe poussera et, quand vous aurez besoin de moi, vous n'aurez qu'à me faire signe. »

Guichen trouva que son fils avait raison et qu'après tout un docteur a le droit d'en faire à sa tête. Fernand eut sa nomination et partit faire son stage dans un port, tout fier de ses parents et de son col de velours amarante. Puis il fut embarqué sur l'avis le *Dumont-d'Urville*, détaché à la station du Levant, et, vers la fin de décembre 1880, après sa première traversée, il arrivait au petit jour en rade de Smyrne.

Le temps était beau, mais froid. Enveloppé dans son caban, le jeune docteur considérait, en homme qui n'est pas encore blasé, le coup d'œil imposant qu'il avait devant lui et qu'il examinait attentivement à l'aide de sa jumelle.

Déjà le *Dumont-d'Urville* avait laissé à droite, le *château de Smyrne*, fièrement posé en avant d'une vaste plaine plantée d'oliviers, à laquelle les sommets hardis des *Deux-Frères* servaient d'arrière-plan. Maintenant on découvrait toute la ville, avec ses quais superbes partant des vieux quartiers de Smyrne, commandés par l'antique forteresse Génoise et s'allongeant à perte de vue en une courbe gracieuse. D'abord c'était l'animation et l'encombrement d'un des grands ports de commerce du monde avec ses docks, ses appointements et ses magasins. Puis, peu à peu, les constructions se montraient plus élégantes et devenaient des hôtels superbes, entremêlés de ces cafés chantants célèbres dans l'univers entier et baignant dans la mer leurs terrasses toujours encombrées de clients des cinq parties du monde, attirés par le *raki*, le jeu, la musique à bon marché, et les chanteuses qui n'étaient pas beaucoup au-dessus de la musique.

Sur la gauche, à plusieurs milles en mer, la presqu'île de *Cordelio* semblait fermer l'horizon d'une mince barrière de verdure sombre.

A midi, l'avis arrêta son hélice en pleine rade et éteignait ses feux, car on devait faire à Smyrne une station de longue durée. Deux heures après, un canot portait à terre quelques jeunes officiers du bord en permission et, parmi eux, Fernand Guichen qui ne laissait, sur les cadres de l'infirmerie, qu'un matelot légèrement blessé la veille dans une manœuvre. Le canot toucha à l'embarcadere du Consulat de France. La jeunesse grimpa les escaliers à grandes enjambées et parvint sur le quinconce de *Limanachi*, majestueusement planté de platanes, jadis rendez-vous

favori des belles Smyrniotes, à l'heure de la musique, à l'époque brillante où le comte Bentivoglio, notre consul, représentait la France dans la patrie d'Homère avec un faste grandiose qui n'est point encore oublié.

Là, les officiers se séparèrent, après une dernière poignée de mains, et chacun s'en fut à ses affaires ou à ses plaisirs. Fernand resta seul. Il n'avait point d'affaires, Dieu merci ! et il était, en fait de plaisirs, plus raffiné, sinon plus austère que ses camarades.

Après avoir contemplé quelques instants le beau spectacle de la rade éclairée par un brillant soleil d'hiver, il chercha une lettre dans sa poche et en lut l'adresse. Aussi bien un vent glacial soufflait et l'esplanade de *Limanachi* était, même pour un admirateur convaincu de la belle nature, un séjour rigoureux. La lettre — une lettre de recommandation, sans doute — était adressée à *Madame Léonidis, rue des Roses, à Smyrne*. Où était la rue des Roses ? Pour la trouver il fallait un guide, mais les guides ne manquaient pas ; il n'y en avait que trop.

A l'approche du canot sept ou huit *chapkins*, affreux gamins Smyrniotes, sales, déguenillés comme on sait l'être en Orient quand on s'en mêle, avaient interrompu leur jeu d'*asvoura* et s'étaient bousculés autour des jeunes marins avec des jurons effroyables et les cris assourdissants de :

« Moussiou !... moussiou !... capitano !... bazar ?... skassé ! (1) »

Maintenant que Fernand était seul, la meute hurlante concentrait sur lui tous ses efforts, avec un vacarme d'autant plus grand que la proie était unique. Il dit ce seul mot, cherchant à crier plus fort que ceux qui l'entouraient :

« Léonidis ? »

et, par un geste, il compléta son interrogation.

Le tumulte redoubla. Il faut croire qu'il y a beaucoup de Léonidis à Smyrne, car chacun des *chapkins* semblait avoir le sien. Alors Fernand précisa :

« Léonidis, rue des Roses. »

— *Xevro ! xevro ! stzi Kopriès ! (2)* » s'écria d'un accent de triomphe l'un des énergumènes de la bande. C'était lui qui tenait pour le vrai Léonidis.

(1) Juron smyrniote, très répandu, qui signifie littéralement : *Que tu éclates*.

(2) *Je sais ! je sais ! rue des...* La dénomination grecque de la rue des Roses de Smyrne est difficilement traduisible et tout opposée à l'appellation française.

Aussitôt il se mit en route au pas de course, le bras tendu en avant, dans l'attitude de l'Aurore précédant le dieu du Jour. Fernand suivait d'un pas plus grave, ainsi qu'il convient à un homme qui a l'honneur de porter l'uniforme de médecin de la Marine française.

Chemin faisant, le gamin désignait au moussiou les points remarquables de leur itinéraire : la *Fassoula*, hideux carrefour, repaire d'une population immonde ; le *Cisino*, dissimulé derrière un grand mur, comme un couvent ; le Consulat d'Angleterre ; le *Fréhané Cramer* faisant face à la rue Franque. Enfin l'on entra dans une rue moins affreuse que les autres et offrant même, par exception, des symptômes d'un macadam rudimentaire. Le gamin tourna vers l'étranger sa tête emmêlée et, montrant ses dents blanches dans un sourire satisfait :

« Rue des Roses, » dit-il.

Je veux bien croire que la rue des Roses mérite son nom français au mois d'avril. Mais, lorsque Fernand Guichen s'y engagea, il pensa en lui-même que le Conseil Municipal de Smyrne — s'il y en a un — aurait pu, sans être taxé d'injustice, la débaptiser et l'appeler rue des Quatre-Vents, tant les tourbillons glacés s'y jouaient à l'aise. Son guide l'arrêta devant une façade en plâtre jaune égayée de persiennes vertes, et, tandis que le jeune médecin fouillait dans sa poche, les yeux de l'enfant suivaient ses moindres mouvements avec l'avidité d'un chat qui regarde plumer une volaille.

Le gamin parti avec sa pièce blanche, l'étranger frappa un coup de marteau qui retentit à l'intérieur avec des échos prolongés de catacombes. Puis, drapé dans son caban, il attendit.

Au bout d'une minute de silence funèbre, Fernand songeait à frapper un deuxième coup lorsqu'un bruit de fenêtre ouverte à grand fracas lui fit lever le nez en l'air. Une tête ébouriffée, enveloppée d'une mouseline blanche nouée dans le style du madras de nos Bordelaises, se pencha au dehors pour reconnaître le visiteur. Puis, la fenêtre s'étant refermée, on entendit bientôt, à l'intérieur, un bruit de savates traînées sur le pavé de marbre. Un instant après, Fernand était introduit dans un grand salon complètement sombre, dont la nymphe aux savates, une maigrichonne de dix-huit ans, brune comme un corbeau, s'empressa d'écarter les volets.

L. TINSEAU.

(La suite au prochain numéro.)

CHARADE

Mon premier dans un cercle anime une veillée
Retenant l'assistance attentive, éveillée ;
La Fontaine avouait y trouver de l'attrait :
Qu'il me fasse sourire ou provoque une larme,
Comme lui j'y trouve du charme.
— Point de départ, d'arrivée ou d'arrêt.

Mon dernier sur la ligne offre quelque intérêt.
— Evitez mon entier, par charité chrétienne,
Et ce sera tout gain, de quelque part qu'il vienne.
La paix est un plus grand trésor
Que des champs ou des monceaux d'or.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4528 et un patron découpé, cache-poussière, figurine page 12.



Pardessus de voyage.

Modèles de M^{me} Pelletier-Vidal, 16, rue Duphot.

Cache poussière (patron découpé).

*Explication
du patron découpé.*

1, Devant avec la jupe. A partir de la ligne verticale pointillée ajouter, pour compléter la largeur voulue, un morceau de 30 centimètres de large.

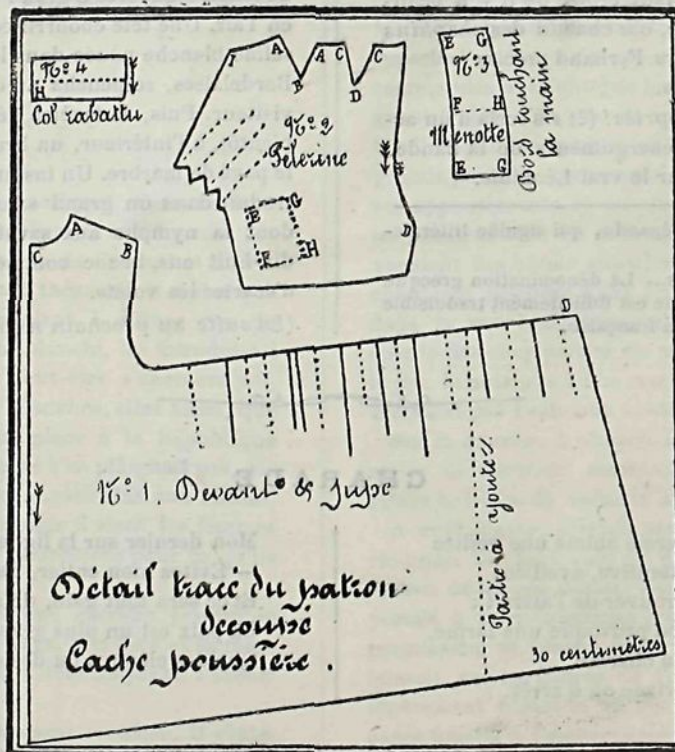
2, Pèlerine avec la place marquée pour monter la menotte. Le carré pointillé représente la manche appuyée sur le devant.

3, Menotte étendue.

4, Col droit rabattu.

Les lignes pointillées du détail correspondent aux lignes à la roulette du patron découpé, les lettres de raccord aux coches; les flèches indiquent le droit fil de l'étoffe. On ne peut employer pour ce modèle qu'une étoffe en grande largeur, soit en 1 mètre 20 ou 1 mètre 30. Il en faut 4 mètres 35 c.

Le cache-poussière se compose d'un devant n° 1, qui fait aussi jupe; pour que cette jupe ait la largeur voulue, il faudra la tailler de 30 centimètres plus large que le patron. (Ceci est indiqué au détail tracé.) Cette jupe



à la couture cintrée du dos, un ruban de taille qui maintiendra bien en place le cache-poussière. — Modèle de madame Pelletier-Vidal.

se plisse, par côté, d'un large pli triple; border à cheval avec un ruban de soie la haut, en prenant bien droit la rentrée des plis.

Faire les deux pinces d'épaule de la pèlerine et y réunir le dessus de l'épaule du devant n° 1, en suivant les lettres de raccord A B. Trois plis de biais réduisent l'ampleur de la pèlerine et ramènent droit fil le bord du devant, lequel doit suivre celui du devant. Les plis sont fixés par de longues attaches en ruban que l'on noue de coques. Pour poser la menotte on fendra la pèlerine au trait à la roulette et l'on montera la menotte à chaque bord, après avoir fait la couture, lettres de raccord E G. La jupe plissée se maintient à la pèlerine par quelques points très solides : lettre de raccord D. Poser, au signe fait